# PRÉFACE

## Paul Pugnaud et les flèches de Zénon par Armand Lanoux de l'Académie Goncourt

Pour comprendre la démarche de Paul Pugnaud il faut lire ses poèmes dans leur chronologie, depuis *Equinoxes,* 1939, à *Langue de terre,* 1980, le dernier-né, et les inédits de ce recueil. Quarante années de poésie, quasiment immobile. Le travail d'analyse d'André Vinas m'amène à refaire l'itinéraire du poète et à mesurer son importance.

Chez Pugnaud, comme chez Reverdy ou Char, poètes de sa mouvance méditerranéenne, la pointe de la réalité rejoint l'abstraction. Il suffit de quelques herbes qui griffent un ciel vide, sur une plage en quelque point du monde que ce soit, pour atteindre à la limpidité sans mémoire. Dans toute cette œuvre étalée sur une si longue durée, on ne trouvera pas un seul nom de personne ou de lieu sauf, fort rarement, après le poème, l'indication de l'endroit où il a été écrit, comme un tampon de douane ou un certificat de quarantaine. Pour atteindre l'espace-temps immobile, terre de ses poèmes, Paul Pugnaud refuse le pittoresque, l'indicateur des chemins de fer, l'état civil et le lieu-dit. Le présent ? L'histoire ? Qui parle d'histoire ? Pour Pugnaud, l'histoire n'est que futile anecdote si elle

n'est pas, au moins millénaire. Cette poésie est anti-histoire, anti-roman, anti-légende et, comme les geckos de l'horloge lumineuse de Banyuls, que Paul me fit connaître un jour ancien, fabuleux lézards à pattes ventousées filant entre les chiffres des heures, elle ne se nourrit que de temps. Le passé, c'est le présent, l'unique présent, déjà passé. L'espace, c'est ici même, le plus souvent devant *l'azur de pierre de la Méditerranée,* ou d'une autre mer qui lui ressemble. Qu'il date son poème de Marie-Galante ou de Banyuls, l'auteur est le même. Le poète ne s'est pas déplacé, malgré le voyage du voilier.

Au cours de ces quarante années monastiques, le style s'est simplement *dépouillé,* maître mot de l'auteur. Très peu d'êtres humains traversent ces pages, parfois une femme ou un enfant, quelques oiseaux et moins encore de poissons. L'amour et la mort s'y veulent d'une sévère discrétion. Cependant, sensualité et tendresse restent sous-jacentes, comme ces hauts-fonds entrevus par le barreur, scribe immobile sous le vent.

Mer, amer, amère. Avec le mot *dépouillé,* déjà souligné, le mot *amer* est le plus employé par Pugnaud. Il est incompréhensible à trois lecteurs sur quatre et il faut le traduire pour les terriens : *Tout objet fixe et remarquable, tel que tour, moulin, balise, etc... situé sur la côte ou en mer, et dont on se sert pour prendre des relèvements ou pour donner la route à suivre...* Rien donc de l'amertume de l'eau salée, hors le jeu de mots et malgré de riches connotations.

*La route à suivre,* dit le dictionnaire (image de terrien, encore !), c'est sans doute dans *Atterrages,* autre terme de navigation, que Paul Pugnaud la trace. L'espace poétique est bien celui où l'universel se confond avec le particulier. Quant au temps, il ne passe pas, immobile. Evoquant les échos du *Ci-*

*metière marin,* on comprend que la vision de Pugnaud relève autant de Valéry que de Bachelard. La poète de Sète et le berger des mythes présocratiques se rejoignent. Zénon d'Elée est derrière la montagne. Il tire sa flèche dialectique, succession d'immobilités. Héraclite est parmi nous.

Paul Pugnaud, entre ses vignes des Corbières et son cotre de Banyuls, se cramponne à l'immobilité. La Seconde Guerre mondiale, l'Algérie, les soubresauts spasmodiques du présent, ont moins d'importance que l'orage d'août. L'événement, c'est le garbi, le bon vent. André Vinas, analyste pénétrant, l'a bien souligné : *Autour de lui, tout se dépouille, se réduit à l'essentiel.* C'est la démarche d'Éluard, une voie maîtresse de la poésie française, aux antipodes de celle d'Apollinaire.

Paul et moi, nous avons entre nous des chichi-frégi, friandises succulentes des fêtes foraines, des sardanes dans la cathédrale des platanes (mais surtout la tenora et son aigre appel), des galaxies de plancton dans les eaux tièdes de la nuit, d'interminables déambulations sur le front de mer, entre le cap Doune et la stèle de Maillol au guerrier blessé. A y repenser, et André Vinas ne me contredira pas, ils devaient être étranges nos dialogues, tant nous sommes différents. Amis bien sûr, mais chacun de son côté du miroir, marin et colporteur se *parlant de l'autre côté de la vie.*

J'ai évoqué Bachelard. Pour Paul Pugnaud comme pour tout créateur, revient la théorie célèbre des quatre éléments des anciens, autour desquels se composeraient les familles artistiques selon que les songes des poètes relèvent plutôt d'un élément que d'un autre, air, terre, eau et feu. Bachelard a beaucoup apporté à la connaissance critique par cette notion qui renoue la moderne psychologie des profondeurs à l'interpréta-

tion des songes, la réflexion à l'intuition, l'esprit scientifique à l'esprit préscientifique, abolissant aussi le temps. Or Pugnaud déconcerte le bachelardisant, par sa vie comme par ses écrits :

*Dans le silence minéral*
*Des eaux du soleil et du vent*
*Le bois la toile réunis*
*Sont le seul monde où nous vivons.*

En quatre octosyllabes voici rassemblés les quatre éléments du monde sensible, et autour du bateau et de son voyage, une morale et une philosophie ! Étrange, déconcertante, stupéfiante brièveté ! La flèche de Zénon est au cœur de la cible. Quant au poète, son équilibre et sa permanence s'expliquent du même coup, parce qu'il dépend à la fois de l'eau et du vent, de la terre et du feu. Les quatre éléments rejoignent en lui les quatre points cardinaux. Cette situation exceptionnelle (beaucoup de créateurs ne relèvent que d'un seul élément, comme l'eau pour Maupassant) donne à son œuvre cette immobilité.

A Banyuls lieu principal du poète, nous ne sommes pas loin du domaine, minéral, lui aussi, de Port Lligat et de Dali. Mais là s'arrête la ressemblance. Pugnaud refuse le baroque du peintre surréaliste. Sa réaction demeure plus proche de celle de Maillol, sensualité exclue. Pas de délire, même contrôlé : la paix des urnes. Poète du refus du songe, de la mythologie de l'allégorie, cet art ne connaît pas les dieux. Un certain esprit, commun aux diverses Méditerranées, assume ainsi une fonction d'anti-romantisme, d'anti-pittoresque, refus des végétations folles de l'architecte Gaudi comme des montres molles de Dali. Pourquoi une montre molle, alors que c'est bien suffisamment inutile déjà, une montre dure !

*Lucrécien,* dit André Vinas de l'art de Pugnaud, et tire juste. Le temps de cette poésie échappe à toutes les horloges, même à celle de Banyuls en dépit de ses geckos apprivoisés. Un détachement fondamental marque également l'œuvre et le poète, dont la hauteur n'est pas sans évoquer, à l'envers la quête des Parfaits, les voisins de Montségur, glissés insensiblement du mysticisme à la poésie immanente.

Écoute s'il pleut, le 15 mars 1981